

Colloques

50^e anniversaire du Traité de l'Élysée

Lire l'histoire de Metz avec un regard franco-allemand

Rolf WITTENBROCK

Lorsque notre président, M. Jouffroy, m'a demandé si j'avais envie de faire une contribution à ce colloque dans une perspective franco-allemande, j'ai trouvé d'emblée cette approche fort intéressante et ce n'est que plus tard que j'ai découvert que j'avais accepté une mission, certes captivante, mais aussi difficile à accomplir.

Commençons par une considération épistémologique : chaque individu, avec une biographie essentiellement mononationale, est très largement le produit de son éducation dans le cadre familial et scolaire ainsi que de l'univers mental qui l'a formé. Comment un tel individu – porteur d'un bagage culturel spécifique – pourrait-il avoir la prétention de porter à lui seul un regard binational ? Nul ne peut effacer ses apriori herméneutiques, dont il est tributaire ou parfois même esclave. Un regard franco-allemand ne suppose-t-il pas plutôt la présence de deux prismes, de deux acteurs (de nationalité différente) qui – sur un même sujet – entament un dialogue pour comparer leurs perceptions et jugements d'abord établis de façon mononationale ?

Quoi qu'il en soit, on parle aussi – depuis peu – d'une historiographie franco-allemande qui se construit souvent sur le principe des deux prismes, ce qui suppose des tandems de chercheurs (voire des couples binationaux). Ces projets d'historiographie transnationale sont de plus en plus nombreux, et personne ne doute de la plus-value herméneutique que ce genre de recherche peut apporter.

Ainsi je me permettrai de vous faire part de quelques réflexions nécessairement personnelles, unilatérales et modestes, pour nous approcher de notre propos en posant trois questions clé :

– Si nous regardons les publications scientifiques, les guides de tourisme, les orientations des Musées de la Ville et la politique mémorielle de la municipalité est-ce qu'on peut – dans ces autoportraits de la ville – apercevoir un regard franco-allemand ?

– Quelle est la place que ces acteurs accordent aux époques où Metz faisait partie d'un des empires, germanique ou allemand ?

– Quels sont leurs perceptions et jugements concernant les empreintes que cette appartenance a laissées dans l'historiographie messine ?

Dans ce contexte, je voudrais faire une parenthèse pour préciser que l'époque de 1871 à 1918 sera au centre de mon analyse. Je ne parlerai donc guère de l'occupation nazie de 1940/44 qui – à tort – me semble toujours largement oubliée dans la mémoire collective lorraine et binationale¹. Mais c'est un autre débat.

Je vous propose d'abord de distinguer deux approches historiographiques différentes qui – à mon avis – permettent de bien cerner les deux concepts que nous avons pu identifier dans la façon de concevoir et de présenter l'histoire de Metz au xx^e siècle jusqu'à nos jours. J'ajoute que ces concepts n'ont rien de spécifiquement local ou national, on les trouve dans la plupart des pays européens et au-delà. On les trouve aussi dans l'historiographie sarroise par exemple.

À Metz donc, il y a eu d'une part une historiographie par essence mononationale où les narratifs structurants et les interprétations suivent de très près l'histoire nationale française. Elle s'ouvre peu à des éléments spécifiques locaux et s'écartant de l'orthodoxie nationale. D'emblée, elle vise plus ou moins ouvertement à créer ou à renforcer des liens affectifs et identitaires avec la mère-patrie.

L'autre concept – qui se trouve aussi à Metz – est une historiographie ouverte à plusieurs perspectives. Elle est en dialogue avec des représentants d'autres pays et cultures. Elle n'accepte pas seulement la coexistence de points de vue divergents, mais elle essaie d'en tirer profit car, pour elle, la diversité des perspectives et interprétations est un formidable vecteur du progrès scientifique, une plus-value qui permet de nous libérer de nos œillères et de nos partis pris.

Si je vous propose une telle définition, sans doute simplifiée à dessein, vous n'avez aucune difficulté de comprendre où vont mes préférences personnelles. Mais il m'importe de ne pas tenter un procès à telle ou telle approche – l'histoire n'est pas un tribunal ! – car, selon les circonstances historiques, les deux concepts pouvaient ou peuvent avoir leur raison d'être. En effet, pour la

1. Il serait d'ailleurs intéressant d'étudier les raisons de cette omerta. Juste une hypothèse : si ces années terribles et honteuses sont passées sous silence, est-ce pour ne pas indisposer les voisins et amis allemands ? Mais est-ce qu'on doit passer sous silence le passé, même douloureux au nom de l'amitié franco-allemande ? Je ne le crois pas.

formation des mémoires collectives tout dépend de la situation souvent complexe dans laquelle se trouve une société, des conditions spatiales et historiques, des facteurs géopolitiques, des dispositions mentales et psychologiques etc.

Vous ne serez pas surpris si je constate la dominance d'une historiographie mononationale jusque dans les années 70 du dernier siècle.

Nous savons tous que, dans les textes et témoignages en langue française, l'époque qui suivit l'annexion de 1871 était perçue comme une grande injustice et catastrophe pour le peuple messin. Les Messins étaient les victimes malheureuses de l'impérialisme allemand. Par conséquent, pendant plus d'un siècle, l'an 1870 fut « l'année terrible ». L'annexion était perçue comme une violation du droit des peuples. Le terme même à résonance très négative « annexion » fut dans son champ sémantique étendu à toute l'époque du *Reichsland* ce qui facilitait une condamnation de fond en comble de cette époque². Aux yeux de Maurice Barrès et de ses adeptes, bien des Messins qui faisaient preuve d'héroïques actes de résistance passive, étaient des martyrs qui souffraient du joug allemand. Assurément, Colette Baudoche en était juste un exemple probant et représentatif de toute une mentalité collective. Dans cette optique, la présence des Vieux-Allemands à Metz et l'évolution de la vie urbaine pendant toute la période de 47 ans ne pouvaient être que néfastes et destructrices pour le patrimoine des Messins³. Le professeur Roth nous a montré, dans sa thèse magistrale, à quel point l'annexion avait effectivement perturbé la vie et les convictions des Vieux-Messins, mais il a montré aussi que les deux populations messines commençaient à se rapprocher prudemment au début du siècle dernier.

Bien sûr, l'historiographie allemande prit des positions antagonistes. Elle justifiait l'annexion et s'évertuait à prouver que Metz avait bien profité de son appartenance au *Reich* et que les fonctionnaires allemands avaient fourni un travail très méritoire.

Ces perceptions fondamentalement opposées furent amplifiées après le retour de Metz à la France après l'armistice de 1918. À l'époque, la guerre des armes fut remplacée par la guerre des mémoires qui utilisait des instruments de combat tout aussi redoutables. D'emblée, l'histoire de l'époque allemande fut bannie de la mémoire collective des Messins.

2. En allemand, le terme « annexion » désigne plutôt une action délimitée dans le temps. Il serait d'ailleurs intéressant d'étudier l'évolution du champ sémantique de ce mot.

3. Cf. BARRÈS (Maurice), *Colette Baudoche*, p. 20 : « Tout ce quartier neuf, qui vise à la puissance et à la richesse, n'est que mensonge, désordre et pauvreté de génie ».

Le 19 novembre fut la fête de la délivrance : les monuments de l'époque furent détruits ; aux noms de rue se référant aux chefs de l'empire allemand on attribua des noms de maréchaux et généraux français. Ainsi, le *Kaiser-Wilhelm-Ring* fut baptisé Avenue Foch etc. De plus, après l'éradication de tous les signes iconiques de la présence allemande, on procéda à une profonde greffe dans le corps social de la cité messine : environ 20 000 personnes quittèrent – ou le plus souvent furent forcées de quitter – la ville. La plupart étaient des Vieux-Allemands, mais nombreuses étaient aussi les personnes qui étaient nées à Metz, qui y avaient pris racine et qu'on pouvait à juste titre appeler des Lorrains de cœur. Ce moment de la revanche fut donc un acte de rupture totale qui montrait combien ce que les habitants avaient vécu et souffert avait soulevé de passions.

À la lumière de nos expériences et aspirations au début du ^{xxi}^e siècle, permettez-moi de rêver pendant un instant : Quel aurait été le potentiel de Metz si la coexistence paisible avait pu continuer, si on n'avait pas eu la Grande Guerre qu'on considère aussi comme une guerre fratricide européenne ? Aujourd'hui nous savons que Metz était tout autant un lien entre la France et l'Allemagne qu'un enjeu d'affrontement⁴. Aujourd'hui, nous savons qu'il y avait un rapprochement des deux communautés démographiques. Il est certes erroné de parler d'une synthèse accomplie des deux cultures, mais on a aussi constaté que plus d'un quart de tous les mariages à Metz se faisaient entre de Vieux-Messins et de Vieux-Allemands. Des hommes comme Ernst-Moritz Mungenast, Hermann Wendel et bien d'autres – dans le monde des arts aussi – auraient pu devenir des chevilles ouvrières d'une synthèse biculturelle⁵. L'intégration des immigrants allemands dans la société urbaine ainsi que des Vieux-Messins dans le *Reich* allemand avait progressé dans bien des domaines, et au moins une coexistence paisible entre les deux communautés avait vu le jour. Est-ce que Metz aurait pu profiter d'un tel brassage des populations en temps de paix, pour devenir un centre pionnier multiculturel et pourvu de compétences supranationales, tel que nous avons pu le voir trois générations plus tard dans notre voisinage... au Luxembourg ?

Laissons nos rêves et l'histoire virtuelle, car nous savons que les antagonismes dominants, bien réels et cruels, entre les Etats-Nations ne laissent guère de marge de manœuvre à l'éclosion d'une telle société multiculturelle et européenne.

4. GRANDHOMME (Jean-Noël), *Boches ou tricolores, Les Alsaciens et Lorrains dans la Grande Guerre*, Strasbourg, La Nuée Bleue, 2008, p. 421.

5. Au début du siècle dernier, il y avait aussi un potentiel grandissant pour un essor artistique à Metz. Voir les articles de M. Legendre.

La réalité après la Grande Guerre voulut que la mémoire allemande dans la cité fut officiellement effacée ; il y a des chercheurs qui parlent d'un règne d'une vraie omerta⁶. Cette greffe mémorielle était évidente dans les guides touristiques de l'entre-deux-guerres qui, après 1920, évitaient toute référence à l'époque du *Reichsland*. Parfois, ils se bornaient aussi à des formules évasives, telles « un lourd passé » pour les habitants de Metz. En général, on y trouvait des commentaires dépréciatifs, dont les formules étaient souvent empruntées à Maurice Barrès.

Bien après la seconde Guerre mondiale, l'occultation du demi-siècle de présence allemande à Metz restait le schéma directeur de l'historiographie de la ville. Ainsi, on pouvait lire encore en 1968, dans un grand journal messin à propos du *Reichsland*, qu'après « l'année terrible » commença l'époque des « générations sacrifiées » et de « l'asphyxie culturelle », un temps où l'urbanisme et l'architecture « furent systématiquement marqués du sceau teuton »⁷.

On peut d'ailleurs penser que les horreurs de l'occupation nazie pendant la seconde Guerre mondiale ont largement contribué à perpétuer cette interprétation très négative de l'époque d'avant la Première Guerre mondiale. Très probablement, les traumatismes messins subis entre 1940/44 se sont-ils, en quelque sorte, superposés à la mémoire collective concernant le temps du *Reichsland* favorisant ainsi un faux amalgame des deux époques cependant bien dissemblables⁸.

Quelles sont les raisons de cette longévité d'une historiographie qui déprécie ou passe sous silence la part allemande de l'histoire de Metz ?

Rétrospectivement, il nous est possible d'en comprendre les fondements surtout si nous tenons compte du poids de la situation géopolitique de Metz. Après 1918, cette historiographie mononationale était un élément jugé indispensable d'une « politique de francisation culturelle et de rééducation patriotique »⁹. Toute la région proche de la frontière allemande eut pour mission de défendre cette frontière qui était perçue comme une digue de protection contre un ennemi héréditaire. Il fallait donc mettre une distance mentale pour contrer cette proximité géographique¹⁰. À cette fin, il fallait construire pour

6. GRANDHOMME (Jean-Noël), *op. cit.*, p. 21.

7. MICHAUX (Gérard), *Université Paul Verlaine, Metz – 40 ans*, Metz, Ed. Serpenoise, 2010, p. 22.

8. Si cette hypothèse était confirmée, une interprétation de l'occupation, à juste titre très négative, aurait donc été transférée par mégarde à l'annexion de 1871, avec la conséquence que les aspects positifs de la première annexion furent obliérés.

9. GRANDHOMME (Jean-Noël), *op. cit.*, p. 406.

10. GRANDHOMME (Jean-Noël), *op. cit.*, p.405.

cette région et cette ville redevenues françaises une mémoire collective qui ancrerait l'histoire de Metz de nouveau dans l'univers de l'histoire nationale française. Ce diagnostic fut encore confirmé en 2002 par le président du Conseil Régional de Lorraine, Gérard Longuet : « La Lorraine avait été déposée de ses lieux de mémoire par l'évidente nécessité, pour la République de constituer sa cohésion. Après les tragédies franco-allemandes du XIX^e et du XX^e siècle, la République a en effet assigné à la Lorraine un rôle très particulier de gardienne des frontières, de région martyre, de témoin des souffrances françaises. Ce faisant, elle a privé la Lorraine de sa véritable personnalité, qui est [...] d'abord et avant tout, un lieu d'échange, un lieu de rencontre, un lieu où se sont côtoyées et mêlées, au fil des siècles, la culture germanique et la culture romaine¹¹ ».

Ces citations sont des indices évidents qu'une nouvelle perception historiographique a fait son chemin dans les milieux scientifiques et politiques. Les débuts exacts de cette historiographie ouverte à des perspectives multiples sont difficiles à cerner, car il s'agit d'un processus à vecteurs multiples et dû à une évolution des mentalités collectives. Mais pour réaliser cette métamorphose, ce changement de paradigme, il fallait d'abord des hommes déterminés. Je voudrais ici rendre hommage à Jean David, qui en tant que président de l'Université de Metz, a eu le courage de créer l'ISFATES¹² en 1978, le premier Institut binational franco-allemand. Je pense que personne n'a mieux incarné que notre Jean David la fameuse citation de Jean Monnet que « rien n'est possible sans les hommes, mais rien n'est durable sans les institutions ».

Je ne pourrai pas nommer toutes les publications des deux dernières décennies qui ont été réalisées et qui sont toutes sorties de l'ornière d'une perspective mononationale. À titre d'exemple, je voudrais tout de même citer les brillantes études nées de la plume de notre collègue Christiane Pignon-Feller, à qui nous devons une connaissance approfondie de tous les aspects de l'architecture et de l'urbanisme de cette époque. Depuis, nous savons que ces domaines n'étaient guère systématiquement « marqués du sceau teuton », mais constituaient plutôt un creuset des cultures. Ainsi, elle a certainement largement participé à cette valorisation du quartier impérial, qui depuis a gagné ses titres de noblesse.

Mieux, ce que personne ne pouvait imaginer, il y a 50 ans, est devenu une réalité en 2007 : la ville de Metz a déposé la candidature du quartier impérial au Patrimoine Mondial de l'UNESCO !

11. MARTIN (Philippe) et ROTH (François), *Mémoires et lieux de mémoire en Lorraine*, Sarreguemines 2003, p. 9.

12. ISFATES : Institut Supérieur Franco-Allemand de Techniques, d'Economie et de Sciences.

Depuis, la municipalité a renouvelé quelque peu ce dossier de candidature en élargissant le périmètre de l'espace urbain proposé et en incorporant aussi les décennies avant 1870 et après 1918. Il faudra attendre 2014 pour connaître la décision de l'UNESCO. Ce quartier impérial qui longtemps avait été banni volontairement de la mémoire collective messine est donc sur le point de devenir le noyau d'un patrimoine mondial... Déjà ce dépôt de candidature me paraît un acte très significatif qui fait penser un peu à la « *réévaluation* de toutes les valeurs » de Fr. Nietzsche.

Maintenant nous devons nous poser la question : Quelles sont les raisons de cette redécouverte et mise en valeur du passé franco-allemand ? Là aussi, le consensus semble général pour désigner trois facteurs majeurs qui appartiennent à trois dimensions différentes (générationnelles, binationales et européennes) :

– Le temps écoulé depuis 1918 a suffi pour guérir les blessures dans les familles qui ont souffert de la présence allemande. Peu à peu, les souvenirs personnels même transmis de génération en génération se sont estompés. Certes, nous ne savons pas avec certitude la place que cette époque prendra dans la mémoire collective des Messins dans l'avenir. Grâce au livre présenté aujourd'hui par l'Académie nationale nous ne devons cependant pas nous faire trop de soucis : cette époque aura donc toutes les chances d'entrer dans la mémoire collective des Messins.

– Le rapprochement franco-allemand et le traité de l'Élysée, qui sont au centre de notre colloque d'aujourd'hui, ont fini par modifier fondamentalement les données sur le plan national, car depuis, la confiance réciproque entre les gouvernements a permis un essor de la coopération transnationale. Pour ne plus apparaître comme un espace disputé dans l'Europe des antagonismes nationaux, ni comme un glacis sur la frontière contestée, la Lorraine et la ville de Metz ont su développer une autre image d'elles-mêmes et redéfinir leur rôle dans le contexte franco-allemand. Le rapprochement entre les deux pays a donc permis un nouvel examen et une nouvelle lecture de l'histoire de Metz¹³.

– Les progrès de la construction européenne ont modifié quelque peu la place que l'État national tient dans les mentalités collectives. Le développement de la coopération transfrontalière a rendu caduque et obsolète la notion traditionnelle d'une frontière à défendre. Au contraire, l'Union Européenne s'est toujours appliquée à gommer les frontières entre les États-membres pour favoriser une cohésion européenne.

13. L'ancien maire de Metz, Jean-Marie Rausch, a fait ce lien en 2003 lors de l'inauguration de l'exposition sur Jean-Baptiste Keune en constatant que cette exposition était « le signe de l'âge de maturité dans laquelle l'amitié franco-allemande se place désormais ».

En guise de conclusions permettez-moi quelques réflexions concernant la nouvelle politique mémorielle de Metz.

Il me semble que, depuis peu, ce processus d'appropriation d'un héritage qui avait été refoulé pendant plus de deux générations a pris une autre dimension et une ampleur qui ne peut que surprendre un observateur comme moi, qui a de la peine à être toujours au courant des actualités messines. Il se peut, en effet, qu'un jour, deux séances du conseil municipal de Metz en 2011 et 2012 soient considérées comme un tournant dans la politique mémorielle de la ville. L'ordre du jour portait sur des « changements de dénomination de certaines voies publiques ». Ce fut le moment de faire ressurgir quelques personnalités de l'époque du *Reichsland* des ténèbres de l'oubli. Ont l'honneur depuis peu de prêter leurs noms – je cite M. le Maire – « des personnalités locales ou nationales qui se sont particulièrement illustrées en occupant des situations considérables, qui ont contribué au développement des arts, lettres ou sciences ». D'abord ce fut Paul Tornow, pendant plus de 30 ans architecte en chef à Metz, qui reçut cet honneur tardif. Il s'était illustré comme maître d'œuvre artistique de la restauration de la cathédrale à Metz. Mais, après 1918, il dut vivre des moments de grande déception, car son oeuvre fut très critiquée. Après sa mort, son nom fut oublié ainsi que sa tombe à Scy-Chazelles qui fut longtemps dans un état déplorable¹⁴.

En septembre 2012, la ville de Metz a baptisé le passage piétonnier de la gare du nom d'Adrienne Thomas. Sur la plaque commémorative, nous pouvons lire « Adrienne Thomas, femme de lettre allemande ». Personnellement, je suis très sensible à ce geste symbolique ; cependant j'aurais préféré le terme « femme de lettre lorraine de renommée internationale », car nous savons bien qu'elle était née à Saint Avold, qu'elle se sentait avant tout Messine et qu'elle détestait Berlin.

Entretemps, on a aussi, dans un autre passage souterrain, dévoilé une plaque honorant la mémoire de Jürgen Kröger, architecte à l'origine de l'édification de la gare. En plus, en 2013 les visiteurs du Centre Pompidou ont pu se promener dans un jardin dédié à Jean-Baptiste Keune, l'ancien directeur du Musée de Metz qui avait dû quitter la ville après la Première Guerre mondiale.

Quelles sont les raisons de ces réapparitions dans le paysage urbain de Metz ? Est-ce une sorte de réparation pour une sorte de *damnatio memoriae* dont ces personnes furent les victimes pendant si longtemps ? Quels sont les motifs et quel est impact de cette impulsion mémorielle des édiles de Metz à laquelle les observateurs allemands avertis sont, bien sûr, très sensibles ?

14. L'année dernière, l'association "Renaissance du vieux Metz" a organisé une exposition biculturelle pour commémorer l'oeuvre artistique de Tornow et de son ami Dujardin.

Il est certainement prématuré d'affirmer qu'un réajustement de la perception du *Reichsland* qui permettra un regard plus nuancé, voire binational, est déjà accompli. Nous savons bien que les processus de mémorisation ne se commandent guère et que des stratégies de politique mémorielle n'aboutissent pas toujours, qu'elles dépendent de facteurs multiples. Ce sont essentiellement les Messins eux-mêmes qui en décideront. C'est l'avenir voulu par les Messins qui décidera de la signification et de l'interprétation qu'ils donneront à leur histoire.

Quelles sont donc les finalités majeures de l'avenir messin ? À propos de l'Alsace, Daniel Mayeur a récemment écrit : « D'espace disputé dans l'Europe des antagonismes nationaux, de glacis et de frontière contestée, l'Alsace se faisait gloire de devenir un pont, un Carrefour, comme elle avait été en plusieurs temps de son histoire. »¹⁵

Est-ce aussi la vision d'avenir à Metz ? Je suis trop éloigné pour connaître la réponse, mais je vous assure que je resterai très sensible à toutes les options et aspirations mémorielles des Messins et de la ville de Metz susceptibles de servir d'ancrage à ses grands projets d'avenir.

Étant donné qu'à Metz aussi, pendant des siècles, des influences nationales se sont confrontées, superposées et enchevêtrées¹⁶, l'histoire urbaine justifie qu'on prétende à un « rôle historique de pivot entre deux cultures »¹⁷ à condition d'en intégrer toutes les composantes dans sa mémoire collective.

Dans cette perspective, Metz pourrait développer un profil urbain spécifique caractérisé par sa connaissance de l'Allemagne et par ses compétences au centre d'un réseau de liens transnationaux à niveaux multiples¹⁸. Cette *Deutschlandkompetenz* est depuis longtemps une image de marque de l'Université de Metz et elle sera certainement approfondie dans les nouvelles structures universitaires lorraines. Ce profil trouve un milieu propice

15. MAYEUR (Jean-Marie), *Une mémoire frontière : l'Alsace*, in NORA (Pierre), *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1982, vol. 2, p. 1166. En consultant le site internet de la Ville de Metz, on trouve la phrase qu'avec la candidature pour le Patrimoine mondial, Metz retrouve en cela son rôle historique de pivot entre deux cultures.

16. Cf. HUDEMANN (Rainer), *Vecteurs d'une mémoire transfrontalière*, in MARTIN (Philippe) et ROTH (François), *Mémoire et lieux de mémoire en Lorraine*, Sarreguemines 2003, pp. 59-68 (59).

17. En consultant le site internet de la ville de Metz, on trouve la phrase qu'avec la candidature pour le Patrimoine mondial, Metz retrouve en cela son rôle historique de pivot entre deux cultures. »

18. Lorsque je regarde le document « Metz – sa vision 2030 », je n'ai pas gagné la conviction que Metz se définisse essentiellement par son imbrication transnationale.

dans l'imbrication transnationale de Metz, tant au niveau des structures administratives que dans le domaine culturel, économique et social. Il trouverait bien sûr un partenaire complémentaire et idéal dans la ville de Sarrebruck qui elle, depuis longtemps se définit comme la ville la plus française en Allemagne. Évidemment, un tel profil ne s'enfermerait pas dans une vision binationale mais s'ouvrirait largement à une vocation européenne. Un des défis majeurs dans la recherche de sa voie d'avenir est sans aucun doute un regard en arrière, comme tout bon automobiliste se doit de regarder son rétroviseur avant chaque changement de direction.

Un des lieux de mémoires prestigieux de Metz est le salon d'honneur de la gare de Metz. Le passé glorieux de la ville s'y trouve incarné, d'un côté, par l'empereur Charlemagne. Mais en face de Charlemagne, il y a depuis presque un siècle juste un carré de verre dépoli et provisoire. Y verrons-nous un jour une nouvelle vitre qui représentera dans un langage artistique un grand projet d'avenir, voire européen de la ville de Metz ? ■

Références bibliographiques

MARTIN (Philippe) et ROTH (François), *Mémoires et lieux de mémoire en Lorraine*, Sarreguemines 2003.

GRANDHOMME (Jean-Noël), *Boches ou tricolores ? Les Alsaciens et Lorrains dans la Grande guerre*, Strasbourg 2008.

MAYEUR (Jean-Marie), *Une mémoire-frontière : l'Alsace*, in : NORA (Pierre) (Dir.), *Les lieux de mémoire*, vol. 2, Paris 1986.